

ENREGISTRÉ en conformité de l'Acte pour protéger les droits d'auteurs, de 1868.

L'INTENDANT BIGOT.

PAR JOSEPH MARMETTE.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE II.—Suite.

Invités quelques jours d'avance par le commandant en chef à donner leur avis, ces trois généraux en étaient venus à une décision unanime sur les mesures à prendre pour assurer la réussite de l'expédition. Townshend, qui était chargé de manifester leur opinion, parla dans les termes suivants lorsque Wolfe leur demanda de lui faire connaître le résultat de leur conférence :

—Puisque Votre Excellence a daigné nous consulter, nous ne pouvons faire autrement que de lui confesser que nous ne partageons pas son avis qui est de renouveau l'attaque de l'aile gauche du camp de Beauport. Nous nous trompons peut-être, mais...

Townshend eut ici un moment d'hésitation. —Parlez, monsieur, parlez franchement, interrompit Wolfe. Ce n'est pas pour une vaine formalité que j'ai voulu cette entrevue. Les moments sont trop précieux et trop graves les circonstances pour vous demander le concours de votre expérience, si je n'étais pas décidé de m'en rapporter à elle plutôt qu'à la mienne, dans le cas où vous me démontrerez clairement que j'ai pu me tromper.

Rassuré par le ton bienveillant que Wolfe avait su mettre dans ses paroles, Townshend reprit aussitôt :

—Nous ne prétendons pas, Excellence, que vous ayez eu tort de tenter l'attaque du trente-un juillet contre le camp de Beauport. Ce serait nous condamner nous-mêmes, puisqu'alors nous vous avons fort-mement engagé à tenter la fortune de ce côté. Mais l'insuccès de cette attaque nous a depuis convaincus, mes collègues et moi, que les Français ont su prendre la position presque inexpugnable. Favorisés par la nature des lieux qu'ils connaissent aussi parfaitement que nous les ignorons, ils ont su profiter des moindres accidents du terrain pour rendre leur camp formidable. Nous croyons donc qu'il serait trop risqué de renouveler une tentative sur ce point, puisqu'une défaite—la première démontre assez la possibilité d'une seconde—puisqu'une autre défaite, dis-je, nous pourrait forcer à clore sous de bien tristes auspices les opérations de la campagne. Au contraire, si nous parvenons à forcer Montcalm de quitter son camp retranché pour nous rencontrer ailleurs, nous ramènerons du coup presque toutes ses chances de notre côté, puisque nous le contraindrons de combattre au lieu que nous aurons choisi.

—Mais comment en venir là? demanda Wolfe, qui suivait avec beaucoup d'attention le raisonnement de Townshend.

—En remontant le fleuve avec la majeure partie des troupes, Excellence, et en débarquant sur la rive gauche pour porter les opérations au-dessus de la ville. Quand il verra la capitale menacée, le général Montcalm ne se portera-t-il pas aussitôt au-devant de nous?

—Certainement; mais la grande difficulté, je crois, consiste à opérer d'abord ce débarquement. Vous savez bien que jusqu'à présent les troupes que nous avons sur les quatre (1) vaisseaux au-dessus de la ville ont toujours été repoussées dans leurs tentatives de descente.

—Et pourquoi, Excellence? Parce que d'abord, elles ne sont pas assez nombreuses pour résister aux quelques détachements de Français qui ont pour mission d'épier à terre leurs divers mouvements. Mais concentrons soudainement un corps de troupe imposant sur un seul point et à la faveur d'une nuit noire, et nous passons sans peine sur le ventre de tous les francs-tireurs qu'ils ont échelonnés le long du fleuve au-dessus de Québec.

Fort bien, dit Wolfe. Mais encore faut-il trouver un lieu de débarquement facile. Les deux rives ne sont-elles pas très-escarpées et boisées aux abords de la ville, et ne seront-elles pas forcés de remonter bien au-dessus de la capitale? mouvement qui offrira bien des difficultés, vu qu'il nous faudra marcher continuellement en bataille après le débarquement sur un long espace de chemin que nous ne connaissons que par la carte de Stobo.

—J'allais précisément, Excellence, répondre à ces objections prévues d'avance. Pourquoi les troupes des quatre vaisseaux n'ont-elles pas réussi à opérer une descente effective jusqu'à ce jour? Parce qu'elles y allaient presque à tâtons, n'ayant aucune connaissance des lieux. Mais n'avons-nous pas, depuis quelques jours, cette précieuse carte dessinée par Stobo et qui fourmille en renseignements exacts, lesquels sont pour nous de la plus grande importance? Ainsi, voyez-vous cette rampe, indiquée par de petites lignes parallèles, sur le flanc de la falaise, entre le poste de Saint-Michel et celui du Foulon? En lisant, au bas du plan, la légende auquel le chiffre treize nous renvoie, vous voyez que la tête de cette rampe est défendue par un seul poste que gardent une centaine d'hommes. Que nous trompions l'ennemi par de faux mouvements, que nous débarquions au Foulon à la faveur des ténèbres, et nous enlevons presque infailliblement ce poste!

(1) Un quatrième bâtiment avait réussi, en rasant la Pointe-Lévi, à remonter le fleuve sous le feu des canons de la ville et avait rejoint, depuis quelques jours, les trois autres dont nous avons déjà parlé.

Wolfe n'écoutait plus, depuis quelques moments, avec la même condescendance. Il semblait, au contraire, suivre avec le plus vif intérêt l'ellipse tracée dans l'air par les bombes que les mortiers de la Pointe-Lévi lançaient sur la ville.

—C'est là que je vous attendais, monsieur, dit-il en se retournant vers Townshend. Et vous croyez que ce n'est rien que ces cent hommes nichés sur la cime d'un rocher à pic? Cette position, croyez-moi, vaut bien celle du défilé des Thermopyles. Cent hommes déterminés nous y tiendront en échec pendant tout le temps qu'il leur faudra pour être secourus; et alors que mille autres seulement se seront portés à leur aide, vingt mille assaillants ne pourront forcer cette position formidable.

—Votre Excellence exagère peut-être les difficultés, répliqua Townshend. Et M. Stobo, qui a visité les lieux, remarque précisément que cette partie de la falaise n'est pas aussi abrupte qu'on le pourrait croire en la regardant du fleuve. (1)

—Monsieur, depuis que ce plan est entre mes mains, j'ai, moi aussi, pensé à la possibilité d'une telle attaque. Mais après en avoir bien calculé toutes les chances et les périls, j'en suis venu à conclure que nous risquons de perdre bien du monde pour un résultat nul.

Piqué au vif, Townshend s'efforça de démontrer la justesse de ses arguments. Il mit peut-être trop de chaleur dans l'expression de ses convictions, car Wolfe, impatienté, répondit assez durement. La discussion commençait à tourner à l'aigre et Wolfe allait couper court aux débats en refusant son adhésion au projet de ses lieutenants, lorsqu'un aide-de-camp entra dans la tente et dit au général qu'un transfuge français désirait lui parler sans retard sur un sujet de la plus haute importance.

—Qu'on me l'amène, dit Wolfe. Puis aux trois officiers qui faisaient mine de se retirer: Restez, messieurs. Qui sait si ce n'est pas la Providence qui vient à notre aide?

Un homme gros et court, drapé dans un manteau brun et escorté de deux soldats armés, entra bientôt dans la tente.

Sur un geste de Wolfe, les soldats sortirent et se tinrent à une certaine distance.

Si c'était la Providence qui envoyait cet individu à la rescousse du général anglais, c'est qu'elle daigne se servir quelquefois de forts vilains agents.

Car, lorsque cet homme laissa retomber le pan de son manteau, qu'il tenait devant sa figure, ce mouvement mit à nu la face matois et repoussante de Louis Sournois.

CHAPITRE III.

TRAITRES.

—Tonnerre de sort! s'écria Bigot en entrant à l'intendance, le soir de la bataille de Montmorency. Il faut que le diable s'en mêle, car depuis quelque temps tout va de mal en pis! Wolfe arrive avec une armée formidable. Bon! L'on pouvait croire que nos troupes ne résisteraient pas longtemps aux forces imposantes qu'il commande. Il débarque sans obstacles, d'abord sur l'île, puis à la Pointe-Lévi et à l'Ange-Gardien. Sur son ordre, le bombardement commence désastreux, terrible. Les paroisses du bas du fleuve sont ravagées sans merci. Parfait! Nos damnés Canadiens, effrayés, sans doute, de ces dévastations, vont jeter là le drapeau pour voler au secours de leurs familles? Point. Ces chiens sont là, fermes au poste et regardant d'un œil stupide brûler maisons, granges et récoltes; tandis que leurs femmes et leurs enfants, s'attellent sur des charriots, comme des bêtes de somme, pour traîner jusqu'au camp quelques provisions arrachées aux maraudeurs anglais. (2) Wolfe veut enfin tenter un grand effort. Il livre bataille aujourd'hui... et se retire honteusement vaincu! Million de tempêtes, il faut que ça change!

Et Bigot, qui arpente sa chambre solitaire en gesticulant, brisa deux chaises qu'il lança contre la muraille et renversa d'un coup de pied un guéridon chargé de porcelaines d'un grand prix. Sans faire attention au bruit des vases de Saxe qui volaient en éclats, il voulut appeler et tira si fort sur le cordon de la sonnette qu'il lui resta dans la main.

—Allons! par Satan! s'écria-t-il, tous les diables d'enfer sont-ils donc acharnés contre moi! Et ouvrant la porte de sa chambre comme la sonnette carillonnait furieusement au loin :

—Sournois! cria-t-il. Sournois!!—Le pendard!—Sournois!!! Ah! te voilà enfin! Arrive donc, butor!

—Hein! pensa le valet qui s'approchait tout essoufflé, le maître est bien hargneux depuis quelques semaines, et le service est rude. Mais patience, ça ne durera pas longtemps!

(1) On a exagéré, en effet, la difficulté d'accès présente par la rampe du Foulon. Bien défendue, la position était forte sans doute; mais Wolfe et ses hommes pouvaient facilement gravir ce ravin, aux pentes assez douces, sans être des aigles.

(2) Depuis que les Anglais étaient maîtres du fleuve au-dessus de la capitale, l'approvisionnement de l'armée était devenu presque impossible par eau. Il fallait faire venir les vivres des magasins de Batiscan et des Trois-Rivières par terre. Et comme il n'était resté dans les campagnes que les petits enfants, les femmes et les vieillards auxquels les Anglais n'avaient pas permis de prendre les armes, c'était avec le secours de bras si faibles qu'il fallait opérer le transport. On charria ainsi sur 271 charrettes de Batiscan à l'armée, l'espace de 18 lieues, 700 quarts de lard et de farine, la subsistance de 12 à 15 jours. M. Garneau, *Histoire du Canada*. 2^eme vol. p. 331. 3^eme Edition. De semblables faits n'ont pas besoin de commentaires. Ils portent leur héroïsme avec eux.

Bigot rentra dans sa chambre où Sournois le suivit.

—Ferme la porte, lui dit le maître. Bon. Tu vas faire seller un cheval et courir au poste que M. de Vergor commande au-dessus du Foulon. Tu connais l'endroit.

—Oui, monsieur.

—Tu demanderas à parler au commandant, M. de Vergor, et tu lui diras que je veux le voir immédiatement.

—Mais, monsieur...

—Il n'y a pas de mais qui tienne! S'il est occupé, qu'il se dérange! S'il est couché, qu'il se lève et qu'il accoure! Va.

Une heure plus tard, Bigot causait à voix basse, mais d'un air très-animé, avec un homme étranger à nos lecteurs. Tous deux étaient assis auprès d'une vaste cheminée dans laquelle flambait un grand feu. Bigot avait eu soin de se placer dans l'ombre, tandis que son interlocuteur, au contraire, se trouvait en pleine lumière, éclairé par la lueur de la flamme qui léchait, en pétillant, les parois de la cheminée. De sorte que l'intendant pouvait suivre sur la physionomie de cet homme les impressions diverses qui en agitaient les muscles, sans être exposé lui-même à cet inconvénient.

Ils étaient seuls dans cette chambre dont les fenêtres matelassées, dans le but d'arrêter les boulets des assiégeants, empêchaient aussi la lumière du dehors d'y pénétrer. A part les chuchotements de Bigot qui paraissait faire, d'abord à peu près seul, les frais de la conversation, on n'entendait à l'intérieur d'autres sons que ceux du bois qui craquait sous les étreintes du feu dont les fauves lueurs dansaient sur les murailles sombres comme des spectres dans un caveau funéraire.

De temps à autre, quelque forte détonation qui faisait trembler le palais, éclatait au dehors. C'étaient des bombes lancées par les assiégeants et qui venaient faire explosion dans les environs de l'intendance. Aucune, cependant, n'atteignait le palais, protégé par la muraille naturelle du roc de la haute ville, au pied duquel l'intendance était abritée. (1)

C'était, disent les mémoires, un homme d'une figure assez déplaisante et d'une intelligence très-bornée que le sieur Duchambon de Vergor, avec qui Bigot se trouvait en ce moment. Ses cheveux d'un blond fade lui descendaient très-bas sur le front. Il ne louchait pas, et pourtant jamais un regard ne tombait d'aplomb de ses yeux verts et inquiets. Ses lèvres pincées semblaient adhérer aux dents, et quand il riait, sa bouche se contractait d'une façon quasi douloureuse et laissait voir de petites dents blanches et aiguës comme celles d'un chat.

Les faits qui vont suivre montreront assez la noirceur de son caractère sans qu'il soit besoin d'esquisser aussi son portrait au moral.

—Mon cher Vergor, disait Bigot, ce n'est point que je craigne que vous n'ayez oublié les services que je vous ai rendus, mais laissez-moi vous rappeler un peu ce que j'ai fait pour vous.

—Il n'en est nullement besoin pour que...

—Permettez, mon cher, interrompit Bigot qui prenait plaisir à faire peser de tout son poids sur ses complices l'ascendant que son génie lui donnait sur eux tous. Vous n'étiez rien quand je vous ai connu. Votre famille était pauvre et vous vous trouviez sans ressource comme sans protection. Je vous accordai la mienne, un peu par reconnaissance d'un petit service que votre père m'avait autrefois rendu (2), et beaucoup à cause de l'amitié que vous aviez su m'inspirer de prime abord. (3) Avant mon voyage en France, en 1754, je je sollicitai de l'emploi pour vous, et de simple capitaine de marine que vous étiez, vous devintes aussitôt commandant du fort de Beau-séjour.

A ce nom qui réveillait chez Vergor tant de souvenirs honteux et pénibles, Bigot vit passer un nuage sur le front plat de l'ancien commandant de Beau-séjour. Mais il fut impitoyable et continua :

—Vous ne fûtes pas longtemps sans profiter du bon avis que je vous donnais dans ma lettre du 20 août 1754. (4) Il était d'usage de donner au commandant un profit de quelque francs sur chaque corde de bois. L'occasion était bonne. Après avoir prétendu que le bois de chauffage acheté par votre prédécesseur, M. de la Martinière—un honnête homme celui-là, entre nous—était pourri, vous réussîtes à en faire dresser un procès-verbal. Il fallut bien en acheter d'autre et vous réalisâtes, par ce moyen, de fort beaux profits. C'était assez bien débiter, n'est-ce pas?

Vergor ne répondit pas, mais son œil terne jeta autour de lui un regard inquisiteur, comme pour voir si personne n'était aux écoutes.

—Ne craignez rien, continua Bigot qui prenait plaisir à le martyriser, tout comme le chat qui joue avec sa proie palpitante avant de lui

(1) On voit par le dessin des principaux édifices de Québec, fait, après le bombardement de 1759, par un officier anglais, que le palais de l'intendant n'avait pas souffert de la bombe.

(2) Le fait est que, lorsque Bigot était commissaire à Louisbourg, le père de Vergor avait chaleureusement défendu le futur intendant inquiet de la cause des premières exactions qu'il y avait commises.

(3) Le titre sur lequel on fondait, en public, cette amitié ne faisait honneur ni à l'un ni à l'autre; on prétendait que l'intendant étant galant, il devait de la reconnaissance à cet officier. *Mémoires sur les affaires du Canada*.

(4) Bien que citée par tous nos historiens, cette lettre mérite de prendre place en ce récit: "Profitez, mon cher Vergor, de votre place, lui écrivait Bigot: taillez, rognez, vous en avez tout le pouvoir, afin que vous puissiez bientôt venir me joindre en France et acheter un bien à portée de moi."

donner le coup de grâce, nous sommes bien seuls. Je ne fais que mentionner, pour la forme, les bons petits bénéfices que vous sâtes faire ensuite avec les marchandises du roi, que vous achetez à très-bas prix pour les lui revendre deux ou trois fois leur valeur, et je passe à l'affaire de Beau-séjour. (1) Ce siège-là ne fut pas bien dur pour vous, cher Vergor; si peu qu'on l'appela dans le temps, si j'ai bonne mémoire, le *siège de velours*. Ah! ah! savez-vous, vraiment, que ce mot ferait fortune à Paris!

Et Bigot se mit à rire avec d'autant plus d'entrain qu'il voyait combien l'autre en avait peu d'envie.

—Dire en effet que quatre jours de tranchée suffirent pour vous donner la colique et vous forcèrent à mettre bas... les armes, c'est bien drôle! Vous avouerez, mon cher Vergor, que je ne vous avais pas dit d'aller... jusque là.

L'intendant fut pris d'un nouvel accès de rire. Vergor, qui ne rougissait jamais, verdissait à vue d'œil. Et pourtant il n'osait rien dire.

—Aussi, votre capitulation précipitée eut-elle un immense retentissement qui se prolongea jusqu'à la cour. Et dès l'année suivante, ordre fut donné à M. de Vaudreuil d'instruire votre procès. Gagné par moi, si vous daigniez vous en souvenir, le gouverneur évita d'obéir. Mais enfin la cour le lui enjoignit si fortement qu'il lui fallut se rendre à ses injonctions en 1757. L'affaire était sérieuse. Outre que M. Monckton n'avait poussé le bombardement qu'avec la plus grande lenteur, on vous accusait de n'avoir pas tiré un seul coup de canon et de n'avoir fait aucune sortie. Vous aviez tellement ménagé la poudre et les vivres que les malins allaient jusqu'à dire que vous aviez vendu le tout à l'ennemi. Enfin, les assiégeants eux-mêmes en avaient été témoins en prenant possession du fort, vous aviez mis, vous et vos domestiques, tout au pillage avant votre départ. Il y en avait plus qu'il ne faut pour condamner dix hommes. Ce fut alors que, sous peine de me compromettre, je résolus de vous sauver. Le gouverneur, qui est honnête, mais mou comme cire, m'était aveuglement dévoué. Je le travaillai si bien, que je pouvais compter sur le bon vouloir de tous les officiers que je lui fis nommer pour composer le conseil de guerre qui vous devait juger. Rappelez-vous, maintenant, la bonne farce qui se passa au château Saint-Louis. Vous étiez si troublé, d'abord, que vos paroles témoignaient souvent contre vous. Il fallait y mettre ordre et je chargeai quelqu'un d'ajuster vos réponses. Quant aux témoins, tous ceux qui voulaient déposer contre vous étaient infailliblement renvoyés. On n'entendait que ceux qui vous étaient favorables. Enfin, je gagnai quelques Acadiens qui firent des mémoires dictés par moi et déposèrent comme je le leur avais prescrit d'avance. Une vraie comédie, quoi! et bien plus drôle encore que celle des *Plaideurs* du défunt Racine. (2) Enfin, l'on vous acquitta et je me chargeai de faire passer en France la sentence avec les lettres que M. de Vaudreuil, toujours à mon instigation, écrivit en votre faveur à la Cour. Vous étiez sauvé; mais avouez que sans moi, c'en était fait de vous.

—C'est vrai, répondit Vergor, qui ne pouvait qu'en convenir.

—Vous voyez donc, reprit Bigot, en lui lançant un regard dur et pénétrant, que vous dépendez entièrement de moi. Il serait facile de réveiller cette affaire et bien d'autres qui se sont passées depuis. Je peux vous perdre d'un seul mot. Eh bien! le moment est venu de me rendre en partie ce service, tout en veillant vous-même à vos intérêts. Nos malversations ont éveillé l'attention de la cour qui est grandement irritée contre nous. A l'heure qu'il est, il nous est déjà difficile de conjurer l'orage, même au moyen des influences que nous pouvons mettre en jeu auprès du roi. Les dépenses causées par la dernière phase de cette guerre dans laquelle nous sommes entrés depuis quatre ans s'accroissent de jour en jour. Elles sont énormes, et pour peu que cela continue, la dette deviendra tellement exorbitante qu'il nous deviendra impossible de subir un rendement de compte sans risquer et la fortune que nous avons tous acquise et peut-être même la vie qui nous est si chère maintenant, puisque nous sommes assez riches pour en extraire toutes les jouissances que l'on en peut tirer à l'aide du plus puissant pressoir qui soit au monde, l'argent. Or les circonstances présentes rendent chimérique toute idée de notre retour immédiat en France. Il est impossible de nous remplacer, nous vieux fonctionnaires, par des hommes nouveaux qui n'auraient aucune expérience des affaires du Canada, et qui, arrivant ici au milieu de difficultés insurmontables, perdraient complètement la tête. Donc, il nous faut rester ici. Et c'est notre condamnation certaine que d'y demeurer encore un an. Car calculez un peu les dépenses effrayantes que douze autres mois de campagnes vont coûter au trésor. Et les Anglais ont tellement l'air décidés d'en finir avec nous, qu'ils passeront certainement l'hiver en Canada. Reconnaissez-vous la justesse de ces arguments?

La suite au prochain numéro.

(1) Le siège de Beau-séjour eut lieu en 1755.

(2) Ceci est incroyable; pourtant, je ne fais que suivre mot à mot, tout en l'appropriant au dialogue, le *Mémoire sur les affaires du Canada*. On s'étonne que Bigot ait pu imposer aussi longtemps ses volontés aux honnêtes gens qui l'entouraient à Québec. Et ce n'est que lorsqu'on étudie bien cette époque si relâchée dans l'honnêteté et les mœurs et qui vit la Pompadour régner sur la France, que l'on se rend un peu compte de la coupable indulgence de la cour à l'égard de pareils coquins que Bigot et ses affidés.